

FARAFINA

Récit de voyage décembre 2016



L'association Solidarité Afrique-Farafina a pour buts d'offrir les premiers soins médicaux à des enfants au Mali et de valoriser ici en Suisse la culture africaine.

Pour aider à payer les soins des enfants, nous développons un projet à Sisina, un village de la commune de Sanakoroba. Nous avons pensé à l'importance d'une alimentation saine pour les enfants pour combattre les maladies – ou du moins, les prévenir. (De plus, si les parents avaient moins à se soucier de la nourriture, ils pourraient s'occuper davantage de leur progéniture.) Au lieu de donner de l'argent aux familles (pour payer les soins de leurs enfants), nous leur avons proposé de leur prêter un terrain qu'elles pourront cultiver elles-mêmes grâce à leur savoir-faire. Les frais inhérents à cette activité seront à notre charge, mais la récolte sera partagée en deux : une partie sera dédiée à la consommation desdites familles et l'autre sera destinée à la vente. L'argent ainsi gagné sera placé à la banque et servira à payer les soins de leurs enfants.

Les villageois étant plus souvent habitués à recevoir de la nourriture qu'à travailler pour l'obtenir, qu'elle ne fut pas ma surprise de constater que l'idée plut à tout le monde lorsque je présentais le projet à Sisina en décembre 2016. Toutes les personnes présentes voulurent en faire partie et se mirent à applaudir sans pouvoir s'arrêter. La présidente des femmes du village prit la parole, émue par le

respect qu'on leur accordait. Elles auraient voulu travailler toute l'année, mais la saison des pluies, pendant laquelle elles peuvent travailler, ne dure que trois mois et demi. Notre projet permettrait un travail annuel. Elles voulaient utiliser le terrain pour en faire un jardin potager pendant la saison sèche et pour y planter des arbres fruitiers, mais auparavant il fallait le clôturer et y creuser deux puits nécessaires à l'arrosage de leurs plantons. Surtout, ce projet garantirait les soins de leurs enfants, dont la plupart sont à la charge des mamans, ce qui les soulagerait énormément. Souvent, ces dernières s'entraident pour payer les soins d'un enfant malade. Malheureusement, il arrive fréquemment qu'elles n'aient pas moyens d'y participer. L'association a reçu de nombreuses bénédictions et, au moment de partir, elles nous ont offert un panier plein d'arachides. Enfin, nous leur avons donné l'argent destiné aux puits et aux clôtures.



Quand nous sommes revenus une semaine après, les villageois, toujours aussi motivés, avaient déjà commencé les travaux. Les femmes et les hommes se sont unis pour que ce projet aboutisse et qu'on puisse l'implanter dans d'autres villages.



Nous avons passé un très bon moment en compagnie des villageois, un temps de partage, de simplicité et d'amour, durant lequel je me suis posé de nombreuses questions. Voir toutes ces personnes avec très peu de possessions, mais fières et heureuses de ce qu'elles avaient m'a fait réfléchir.

Une femme m'a raconté la maladie de sa fille avec beaucoup de sérénité. Elle m'a confié avoir dû prier Dieu afin qu'il rappelle son enfant auprès de lui. La petite a, en effet, beaucoup souffert et ils n'ont pas eu les moyens de la soigner malgré l'aide des villageois dont elle a bénéficié. Cette femme a également demandé pardon à son enfant de ne pas avoir pu la sauver et de ne pas avoir été présente au moment de son départ, car au village, une maman ne doit pas assister au décès de son enfant. Elle a été contrainte de quitter la chambre et quand elle y est revenue, son enfant était partie. Elle avait un beau sourire en me racontant tout cela, tandis que les larmes coulaient sur mon visage. Elle m'a dit que désormais, avec notre projet, peut-être – qui sait ? – d'autres mamans ne vivront pas ce qu'elle a vécu. Sur ce, nous avons quitté le village, la tête pleine d'espoir pour eux.



Alima Sacko, âgée de 12 ans, vit dans le village de Sikoro. Jusqu'il y a quatre ans, c'était une jeune fille très épanouie qui avait eu la chance d'accéder aux bancs de l'école de son village. Sa vie a basculé lorsqu'elle a commencé à ressentir des douleurs à une dent. Au début, ses parents pensaient que ça allait passer, malheureusement ce ne fut pas le cas. Ses joues se sont mises à gonfler, jusqu'à provoquer la fermeture de son œil gauche. Alors ses parents ont décidé de l'emmener à l'hôpital. Seulement, ils avaient trop attendu. À l'hôpital, on leur a demandé de lui faire passer beaucoup d'examens. Très vite, les parents – issus d'une famille très modeste – se sont découragés, car il fallait à chaque fois dépenser beaucoup d'argent et surtout se lever très tôt pour rencontrer le médecin. Alima a alors été condamnée à vivre comme cela. L'infection s'est aggravée jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus parler sans que du pus sorte de sa bouche. Il y a deux ans, elle a arrêté d'aller à l'école, car ses camarades trouvaient qu'elle sentait mauvais. Personne ne voulait jouer avec elle et aucun élève ne désirait qu'elle s'approche de lui. En même temps, pour se cacher, elle a commencé à se voiler.



Quand j'ai rencontré Alima, c'était une petite fille très éprouvée par la maladie et la vie. Elle était si timide qu'elle ne parvenait pas à me regarder et ne voulait pas parler de crainte que je sente l'odeur qui s'échappait d'elle. Son papa raconta tout ce qu'ils avaient vécu au cours de la maladie de sa fille. Les yeux mouillés de larmes, il me supplia de leur venir en aide. Alors je lui promis de faire de mon mieux en lui faisant bien fait comprendre que je n'étais pas médecin. Tout ce que je pouvais faire était payer les soins de sa fille pour qu'elle puisse continuer ses études.



Trois jours après notre rencontre, mon père et moi avons emmené Alima – accompagnée de son père – dans une clinique pour des premiers soins. Le médecin l'a auscultée et nous a fait part de son diagnostic : selon lui, il s'agissait sans doute d'une tumeur, qu'il ne pouvait pas soigner dans cette clinique. Il nous a donné l'adresse de l'hôpital Gabriel Touré de Bamako et a prescrit une ordonnance pour soigner l'infection et faire cesser les vomissements. Sur ce, nous sommes rendus à l'hôpital Gabriel Touré. Quelle ne fut pas notre surprise de voir le nombre de personnes qui attendaient, certaines couchées à même le sol tellement elles souffraient. Commença alors

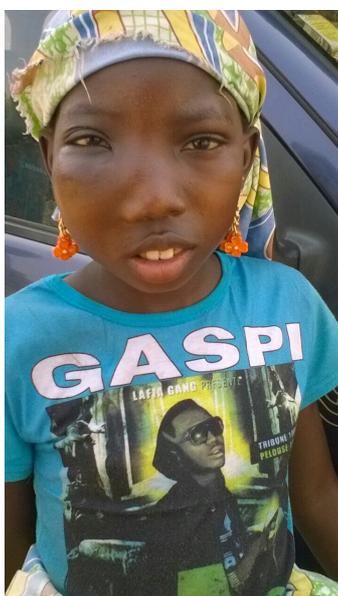
une attente interminable durant laquelle je n'ai cessé de me demander quand on viendrait-on nous chercher. Comme nous, les gens qui nous entouraient étaient fatigués par cette attente, qui, pour nous, dura quatre heures. En voyant le père d'Alima, le médecin devint subitement agressif. Il avait reconnu

l'homme qui était venu quatre ans auparavant, lors du début de la maladie de sa fille. Le soignant ne comprenait pas pourquoi le traitement qu'il avait prescrit avait été arrêté. Alors le père d'Alima expliqua qu'il n'avait pas eu les moyens de payer les fréquents transports nécessaires pour se rendre du village à l'hôpital. De plus, Alima vomissait fréquemment lors de ces voyages, ce qui entraînait leur expulsion des véhicules par des chauffeurs qui, par-dessus le marché, refusaient de leur rembourser le prix du voyage. Peu à peu, la famille avait dû se résigner à arrêter les traitements, également très coûteux, puisqu'elle n'avait plus les moyens d'y subvenir. Le médecin écouta ces explications sans vraiment y prêter attention. On aurait dit que cela ne le touchait pas du tout. Il prescrivit alors des examens, une échographie et une prise d'urine et de sang, cela dans trois endroits différents, sans même prendre soin d'expliquer l'état de santé d'Alima. Il était très pressé de passer aux patients suivants. Puis l'homme me regarda et me mit en garde, m'expliquant que l'argent que je donnerais pour les soins de la fille serait certainement dépensé pour autre chose. Il ajouta que le traitement d'Alima pour le cancer était pris en charge par les Français et que seuls les frais de déplacement et d'analyses étaient à la charge des parents, accusant au passage ces derniers de ne pas accompagner correctement leur enfant et de ne pas s'en soucier. Mon père, toujours présent, a répondu que ce que faisaient les Français était très bien, mais que s'étant personnellement rendu chez Alima, il connaissait l'endroit où elle habitait et avait constaté que les trajets pour se rendre à l'hôpital étaient coûteux. Il ajouta que cette enfant venait d'une famille très défavorisée. Peut-être les frais de déplacement ne représentaient pas beaucoup pour le médecin, mais pour ces gens, il s'agissait d'un budget conséquent. Je pris la parole à mon tour pour faire comprendre au soignant qu'il ne s'agissait pas de négligence, mais bel et bien d'un manque de moyens. Sur ce, nous avons pris les ordonnances et sommes partis.

J'avoue que j'ai commencé à avoir quelques doutes sur la sincérité de M. Sacko. Voulait-il abuser de moi ? En sortant de l'hôpital, nous avons croisé un autre médecin, qui s'occupait également d'Alima à l'époque. Soudainement, M. Sacko se mit à courir dans sa direction et à l'appeler. L'homme s'arrêta pour le regarder sans le reconnaître, mais en voyant Alima, la mémoire lui revint. Il était étonné, pensant que la petite était décédée. Le père, très ému, expliqua alors que sa fille souffrait toujours de sa maladie, que son état se dégradait d'année en année et qu'elle endurait de terribles souffrances et des maux de ventre, mais qu'elle s'accrochait à la vie. Puis il nous présenta, mon père et moi, disant que c'était grâce à notre association qu'Alima et lui étaient de retour à l'hôpital. Il parla encore de l'accueil réservé par l'autre médecin, qui avait mis en doute sa crédibilité devant nous. Le médecin – un retraité venu par hasard à l'hôpital y accompagner un malade auto-stoppeur – nous décrivit les douleurs endurées par M. Sacko et surtout par sa fille. Il nous confirma que la charge financière que représentait cette situation était bien trop lourde pour un villageois comme M. Sacko. Ses paroles et celles de mon père – selon lesquelles la rencontre du médecin était un signe du Ciel pour que l'association aide cette jeune fille – me rassurèrent immédiatement et finirent de me convaincre tout à fait. En voyant l'ordonnance, le médecin se fâcha, s'interrogeant sur les raisons d'envoyer cette famille à trois endroits différents pour subir des analyses et de s'étonner ensuite qu'elle abandonne. Ce disant, il sortit son téléphone, appela son confrère et exigea une autre ordonnance permettant de tout faire à l'hôpital même puisque nous étions déjà sur place. Mon père retourna chez le premier docteur pour chercher la nouvelle ordonnance. Pendant ce temps, une femme voilée nous aborda. Elle commença par souhaiter une meilleure santé à Alima, puis ajouta, les yeux remplis de larmes, que malheureusement, nous n'étions pas au bout de nos peines. Voir Alima lui rappelait les souffrances endurées par sa mère, atteinte de la même maladie. Plusieurs années furent nécessaires pour trouver le traitement adéquat. La femme avait été opérée trois fois en deux ans, mais à chaque fois, la bosse réapparaissait. On les avait aussi envoyées à différents endroits, jusqu'au moment où elles purent se

rendre à l'hôpital de Point G. Il y avait là le matériel nécessaire pour venir en aide à la malade et la soigner, mais malheureusement cette dernière n'avait plus eu la force de supporter les médicaments et était décédée. Notre interlocutrice elle aussi avait eu affaire à ce médecin qu'elle connaissait très bien, mais qui, selon elle, n'était pas un homme bon. Elle répéta ce qu'on nous avait dit un peu plus tôt, à savoir que le cancer ne se soignait pas dans cet hôpital et qu'il fallait se rendre à l'hôpital Point G. Entre temps, mon père revint avec l'ordonnance. Elle lui raconta ce qu'elle venait de nous dire, ajoutant qu'elle n'avait pas le numéro d'un médecin de cet hôpital sur elle, mais que si mon père lui laissait le sien, elle allait le lui envoyer. C'est ainsi que nous sommes partis en voiture pour l'hôpital Point G. J'étais très fatiguée, mais penser à la petite Alima me redonnait du courage. Je n'avais de cesse de lui demander si elle désirait manger, mais par crainte de vomir sa réponse était invariablement négative. A 16 heures, nous sommes arrivés à l'hôpital. Comme la dame nous l'avait dit, nous n'avons pas dû attendre, une personne se dirigeant rapidement vers nous. Mon papa lui a alors expliqué qui était Alima et de quoi elle souffrait. Après avoir demandé son âge, la dame, désolée, nous annonça qu'elle ne pouvait rien faire pour elle, car les mineurs étaient soignés à l'hôpital d'où nous venions. Elle ajouta qu'il nous faudrait être patients et que nous pouvions, si nous le désirions, attendre un médecin – actuellement en pause – qui ne devait plus tarder à arriver. C'est ainsi que nous avons encore patienté durant une heure. Il était 17 heures quand le médecin est enfin arrivé. Il a regardé Alima et nous a répété ce que la femme nous avait déjà dit. Finalement, très éprouvés, nous avons décidé que le lendemain, Alima et son papa iraient très tôt le matin faire la file pour qu'Alima subisse les fameuses analyses. Je leur ai alors donné de l'argent, car j'étais tout à fait confiante. La journée épuisante de la veille m'avait fait comprendre les raisons pour lesquelles M. Sako avait arrêté les traitements. A sa place, j'aurais fait de même, à plus forte raison si j'avais été privée de moyens pécuniaires. Ils avaient désormais l'argent nécessaire au transport jusqu'à l'hôpital et à la nourriture. De plus, mon père leur a proposé de se charger du transport, car il lui tenait à cœur de les aider et de se sentir utile, si toutefois l'essence – très chère – était prise en charge par la famille avec l'argent reçu.

Durant une semaine, le trio s'est déplacé à maintes reprises, je le rencontrais parfois pour compléter l'argent qui venait rapidement à manquer. Alima a enfin pu bénéficier du traitement tant attendu. Une nouvelle vie commençait avec la fin de souffrances inestimables. Le scanner nous apporta une excellente nouvelle : il montra que la petite ne souffrait pas d'un cancer et qu'elle pourrait donc guérir. Malgré tout, le traitement durerait deux ans. La famille devrait une nouvelle fois s'armer de patience.



Après mon départ, mon père m'informa que la bosse qu'avait Alima diminuait petit à petit, que la jeune fille allait beaucoup mieux, qu'elle pouvait s'alimenter sans vomir, mais qu'elle n'avait pas encore repris le chemin de l'école. La famille nous remerciait de tout cœur pour ce que nous avions fait pour elle.



J'ai continué mon périple qui m'a cette fois-ci emmenée au Centre hospitalier universitaire – Institut d'ophtalmologie tropicale d'Afrique (CHU-IOTA) à Bamako pour financer l'opération des yeux de Modibo Diane, né avec un handicap mental. Je n'étais pas au bout de mes surprises. Mon mari et moi devions retrouver ma sœur ainsi que Modibo et sa mère à 9 heures à l'hôpital. Nous ne savions pas où nous rendre, car il n'y avait aucune indication. Ne voyant personne à la porte, j'ai essayé d'appeler ma sœur qui ne répondait pas. Après les avoir cherchés un moment, nous les avons aperçus à la queue d'une file interminable de nombreux patients qui avaient rendez-vous pour des soins ou des opérations. Hélas, s'ensuivit un très long moment d'attente. Les heures filaient, certaines personnes n'en pouvant plus d'attendre, repartaient, pensant tenter à nouveau leur chance le lendemain et d'autres perdaient patience et se mettaient en colère.

Moi, par contre, j'étais très contente de faire la connaissance de Modibo, un enfant très sympathique qui gardait le sourire malgré l'attente. J'essayai alors de lui parler et de rassurer sa mère, à bout de nerfs. Je ne comprenais pas pourquoi tous les patients avaient rendez-vous en même temps ; cela me semblait totalement illogique. Il y avait là plus d'une centaine de personnes, dont de nombreux parents accompagnés de leurs enfants. L'un d'eux se mit à vomir partout, laissant dans la salle une odeur nauséabonde qui n'eut pourtant pas l'air de déranger les autres, tellement éprouvés par la maladie de leur proche. J'étais désespérée et j'avais très mal au plus profond de moi de voir autant de misère menant à la résignation. Après quelques heures d'attente et de négociations, une secrétaire vint enfin nous chercher. Elle demanda à me voir d'abord pour qu'on discute du prix de l'opération et de son déroulement. Ma sœur m'accompagna et nous nous sommes trouvées face à une femme très bien habillée et très joviale, qui me remercia pour l'aide que mon association allait apporter. Elle expliqua que l'opération ne pourrait pas avoir lieu le jour même, car il y avait beaucoup de monde en consultation. Je décidai alors de négocier en lui expliquant que l'hôpital nous avait donné rendez-vous à 9 heures pour l'opération du petit Modibo. J'ajoutai que devant rentrer en Suisse trois jours plus tard, j'aurais désiré que cette opération ait lieu avant. Elle accepta et fit entrer Modibo et sa mère. Avant de commencer l'opération, la doctresse ausculta l'œil de Modibo et demanda à la maman si elle avait mis des gouttes dans les yeux de son fils pour préparer l'opération. La mère répondit par la négative : elle avait oublié de lui mettre ces fameuses gouttes. La soignante se fâcha et annonça qu'elle ne pourrait pas pratiquer l'opération et qu'il faudrait revenir une semaine plus tard. Puis, me regardant, elle critiqua la mère négligente de l'enfant qui n'avait pas fait ce qu'on lui avait demandé. Je quittai Modibo et sa mère en leur donnant de l'argent et en recommandant à cette dernière de ne pas oublier de mettre les gouttes dans les yeux de son enfant. Ce fut une journée fatigante pour moi, qui n'aboutit à rien, mais durant laquelle j'ai tout de même appris bon nombre de choses.

Je vais maintenant rapporter la très belle rencontre que j'ai faite avec une famille d'ethnie Soraï à Bamako. Mes enfants se rendaient chez eux chaque après-midi pour apprendre à travailler le cuir. C'est là que nous avons fait la connaissance de deux enfants issus d'une naissance de triplés – Sani Samake et Souleymane Samake – le troisième enfant était décédé à la naissance. Ils venaient d'une famille très modeste qui mendiait parfois pour subvenir à ses besoins. Avant la guerre au nord du Mali, c'était une famille respectée qui vivait de son art. Les hommes travaillaient le fer et les femmes le cuir. Mais avec la guerre, leurs conditions de vie se sont très vite dégradées. Nous avons été très touchés par les jumeaux qui ne pouvaient malheureusement pas sortir de la cour de la maison, car ils partageaient ce qu'on pourrait qualifier de fauteuil roulant, en réalité une chaise sous laquelle quatre petites roues avaient été fixées. Les enfants étaient donc condamnés à rester à l'intérieur de la cour. Notre association a alors décidé de leur payer deux fauteuils roulants, pour que la grand-maman puisse les sortir souvent. Le jour où nous avons amené les fauteuils roulants, les enfants étaient si heureux qu'ils n'avaient de cesse de nous remercier. Les autres enfants de leur cour les ont sortis pour aller faire un tour. La grand-maman, très heureuse, s'est mise à chanter et à danser pour nous remercier. Puis, elle nous a raconté la venue au monde des triplés ainsi que le départ de leur père pour le Libéria afin d'y trouver du travail. Un beau moment de partage autour d'un bon thé !



Mireille Keita Gilgien

